

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique

H'HABITUDE, je n'ai pas accoutumé de vous entretenir de la politique. Outre que ses spéculations ne me sourient qu'à demi, il serait déplacé, je crois, d'en faire régulièrement profession dans cette revue. Néanmoins, comme je manquerais à mon devoir de chroniqueur, si je gardais le silence sur les grandes décisions de nos parlementaires, j'ai, aujourd'hui, l'occasion de me départir de ma conduite ordinaire.

Vous n'êtes pas, chers lecteurs, sans avoir pris quelque intérêt à la question des écoles du Nord-Ouest. Depuis assez longtemps, le grand journalisme s'en occupe, et, sur ce sujet, nous sert chaque jour de longs articles. C'est dire qu'il serait superflu qu'à votre intention, je fasse l'histoire de cette passionnante thèse à lois provinciales et fédérales.

Entre nous, j'avoue ne pas être fâché de n'avoir point à considérer minutieusement ce chapitre des statuts canadiens, qui, pour être traité à fond, demanderait des développements peut-être fastidieux. N'empêche, qu'avec la plupart de mes concitoyens, je suis heureux d'applaudir au magnifique succès que notre premier ministre a récemment remporté, en résolvant ce problème ardu entre tous. Car, c'est grâce à son esprit éclairé, à sa logique serrée, à son amour du droit et de la justice, que Sir Wilfrid Laurier vient de faire voter une loi fédérale, dont l'histoire s'emparera pour lui faire un titre de gloire.

Etant données certaines animosités auxquelles cette question des écoles a donné le jour, animosités compréhensibles jusqu'à un certain point, dans un pays où l'élément national s'inspire souvent d'atavismes différents; il était difficile de faire entendre raison à une législature, bien intentionnée, mais peut-être trop portée à se débattre sur une question de conscience. Or, ce tour de force de conciliation parlementaire a été obtenu au moment psychologique, par Sir Wilfrid Laurier, que secondaient dans cette entreprise quelques lieutenants aussi habiles que dévoués.

Le vote consigné le 4 du courant au parlement d'Ottawa, soutenait le gouvernement canadien par 140 voix contre 59, et, comme de juste, admettait l'interprétation officielle de l'article 93 de la constitution. Désormais donc, dans tout le Dominion, les minorités jouissant de par une loi du droit d'avoir des écoles confessionnelles, ne seront plus en but à se voir dépouiller de ce droit. Aussi, est-il à souhaiter que la mesure législative dont il s'agit, obtienne une consécration prochaine et définitive lorsque, finalement, seront adoptées les lois concernant l'autonomie de nos provinces.

* * *

Décidément, ça se gâte. Les Japonais, désolés de n'avoir encore pu couler la flotte de Rodjestvensky, voient partout des dispositions tendant à nuire à leurs intérêts. En ce moment, la presse de Tokio accuse ouvertement la France de ne pas observer les lois de la neutralité. Poussant les choses à l'extrême, les Nippons veulent forcer l'Angleterre à descendre dans l'arène, et même, ils menacent de bombarder les possessions françaises, sans plus parlementer.

Evidemment, la presse jaune universelle, agit par sympathie sur les fils de l'Empire du Soleil-Levant. Question de couleur, dira-t-on! C'est possible. Toutefois, les petits Orientaux de l'archipel aux chrysanthèmes feraient bien d'y regarder à deux fois, avant de se lancer tête baissée dans un nouveau et grave conflit.

Pour les gens pondérés, qui ne s'inspirent que tout juste des racontars de journaux peu scrupuleux; il semble douteux, que la France ait prêté la main au ravitaillement des vaisseaux russes dans la baie de Camranh; ainsi que l'affirme la dépêche détaillée d'un correspondant.

Ce n'est pas au moment où il est question d'une alliance entre la Grande-Bretagne et la France, que le ministère du quai d'Orsay compromettrait, de gaieté de coeur, une entente si difficilement obtenue avec sa voisine d'outre-Manche.

Certes, le gouverneur de la Cochinchine peut avoir des torts apparents, mais de là à l'invectiver, sans avoir, pour ce faire, des preuves irréfutables, il y a un monde de logique à considérer.

Il est vrai, les forces du Japon doivent commencer à s'user, et ces astucieux asiatiques ne seraient probablement pas fâchés de brouiller davantage les eaux, où ils comptent pêcher de nouvelles victoires, avec l'aide de leur puissante alliée l'Angleterre.

Celle-ci marchera-t-elle dans leur combinaison, aussi facilement qu'ils se l'imaginent? Ce sera à voir. Mais il n'y a pas à se le dissimuler, la situation est grave pour la paix du monde. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire, à ce sujet, l'article inspiré du "Times", et, aussi, se souvenir des perfides tactiques japonaises. Tactiques dont ils donnèrent un sanglant et inoubliable exemple, en rade de Port-Arthur, dans la nuit du 7 février 1904. "Un homme averti en vaut deux," dit-on. La France ferait peut-être bien de se souvenir de ce proverbe.....

Puisque je parle des flottes des belligérants, je m'arrête un instant à considérer ce qu'on en dit, et, à vous en faire part.

Au moment où j'écris ces lignes, les dernières dépêches d'Extrême-Orient, annoncent à l'amirauté russe, que, enfin, la division navale commandée par l'amiral Nebogatoff, vient de faire sa jonction avec la flotte de l'amiral en chef Rodjestvensky. On peut donc s'attendre d'un moment à l'autre à ce que soit livré (probablement dans les eaux chinoises), le plus formidable combat naval des temps modernes. Même, on ne comprend pas que l'amiral japonais, Togo, n'ait pas attaqué les forces ennemies, tandis qu'elles étaient encore divisées. Il y a, très certainement, là-dessous, une manoeuvre voulue. S'il faut en croire les sources d'informations, les navires nippons seraient plus rapides, mais disposeraient d'un nombre moindre de forts canons, que ceux du Tsar.

* * *

Bien qu'ayant, m'assure-t-on, quelques-unes des qualités qui font les musiciens, je déclare modestement être un profane de l'art que créa Orphée. Ce n'en est pas moins avec une joie intense, que je goûte la musique, lorsque, interprétée par un virtuose, elle exprime des états d'âme aussi fugaces qu'intéressants.

Qu'il soit donc compris, que ce n'est qu'en simple mélomane, que je vais causer du dernier concert donné par Paderewski à Montréal. Je choisis ce sujet comme bout de chronique, non pour faire mon petit critique, mais, pour dire quelques mots de ce que j'appellerais volontiers le prix de la gloire.

Sans doute, nombre de mes lecteurs ont assisté au mémorable concert; qui, le lundi de Pâques dernier, fut donné au Monument National de cette ville. D'aucuns avaient déjà vu et entendu le roi actuel du clavier, d'autres, tels que votre serviteur, allèrent l'écouter, ce soir-là, pour se rendre compte du bien-fondé de son universelle renommée.

Quelle a été l'impression générale que Paderewski a faite sur le public? Au point de vue des émotions intimes que procura son jeu magistral, il serait difficile de le dire. Cependant, une chose est certaine, c'est qu'il a enthousiasmé les milliers de personnes qui l'ont religieusement écouté. Mais, que ceci ne m'empêche pas de vous communiquer l'effet qu'a produit sur moi, le physique de l'ancien élève du célèbre Viennois Leszetytski.

Dès qu'aux applaudissements des spectateurs, Paderewski entre en scène, (où l'attend un magnifique Steinway à queue), sa maigreur contribue à le faire paraître frêle.

Après les salutations d'usage, sur une modeste chaise, le maître s'assoit devant son instrument; et, comme je le vois de profil, sa grande chevelure retombant sur ses épaules je trouve que son chef a quelque chose de léonin. Cette tête me dis-je, a assurément des traits caractéristiques qui, dans l'avenir, lui vaudront une place à part dans la galerie des artistes de génie.

Dans la salle archicomble, on froisse encore quelques programmes. Soudain, puissants, les sons du Steinway, soutenus par une série d'accords, s'en vont réveiller les échos du vaste édifice.

A ce moment, à mon humble avis, le piano n'est pas en voix; l'exécutant non plus ne dispose pas de tous ses moyens; on le constate, malgré un jeu de lumière qui surprend, et enveloppe Paderewski

d'une demi-obscérité, voulue par raffinement d'artiste, ou par caprice.

Peu à peu, cependant, le piano se met à chanter, à chanter divinement. Paderewski oublie le milieu où il est, et, sans contrainte, se livre tout entier à son art. Une pyrotechnie de notes, de modulations, d'accords suaves et vertigineux se prolonge de façon inouïe. Sous les doigts inspirés de l'idéal interprète de Chopin, des notes, tenues avec les pédales, fusent mélodieusement vers l'infini et meurent adorablement à mes oreilles ravies. Le programme, tout hérissé des difficultés de l'écriture des grands classiques et de celle des romantiques, se continue tel un rêve charmant.

Je ne le détaille pas ici, ce programme, la presse quotidienne s'étant à souhait chargée de ce soin. Hélas! si Kant a pu dire du beau, que c'est une finalité sans fin; tout concert en a une de fin, quel que beau qu'il soit.

Des plus hautes régions de l'idéal, l'heure venue, il nous faut retomber dans le prosaïsme de la vie. Aussi bien, est-il raisonnable de comprendre que les forces d'un artiste ont une limite, même quand il est des plus entraînés.

En fortissimo, le maître vient donc de plaquer l'accord final de l'une des rapsodies hongroises de Liszt, jouée en rappel. Paderewski s'est tellement surmené depuis deux heures et demie, que sa fatigue est évidente, il est épuisé. Je ne suis pas loin de lui, néanmoins, une curiosité de philistin me gagne et, presque à mon insu, je me trouve à ses côtés dans les coulisses.

Ah! mes amis, si, à ce moment-là, comme moi, en pleine lumière vous eussiez été tout près de lui, j'en suis sûr, vous auriez eu peine de sa gloire. Elle est bien belle, pourtant, cette gloire, elle est bien enviable, elle est le fruit d'une vie de travail acharné, mais, à quel prix n'est-elle pas achetée?

Ce n'est pas étonnant, vraiment, que Paderewski soit actuellement malade, et qu'il lui faille quatre mois d'un repos absolu. La chose était à prévoir dès la soirée dont je parle. Quand il disparut de devant le public, alors qu'on lui jetait une pelisse sur les épaules; ses traits avaient quelque chose de cadavéreux, de terrifiant, tant ils accusaient l'usage précoce, le surmenage. La chair de cet homme vibrat de douleur et d'émotion, sous l'empire d'une volonté de fer. Seul, son regard était calme et brillait d'un éclat extraordinaire. Dans les yeux aux reflets d'acier de ce Polonais hors du pair, passaient, je le vis, des éclairs de génie mortel satisfait d'avoir vaincu des difficultés d'ordre transcendental.

Et je quittai l'inoubliable grand homme, consolé de n'être, moi, qu'un simple mortel...

* * *

Si l'on a pu dire d'un artiste, que son front et ses mains sont en quelque sorte l'étiquette de son talent; Paderewski a, à n'en pas douter, la main d'un pianiste virtuose. Aussi, doit-il prendre un grand soin de ses dix doigts, si habiles à faire vibrer les notes du plus ingrat des instruments. Du reste, point n'est besoin de considérer longuement les mains de cet artiste, pour se rendre compte qu'il les bichonne consciencieusement. Chez Paderewski, les ongles sont tout un poème.

Je les remarquais, ces ongles, en songeant aux préceptes de certains philosophes, qui prétendent que les ongles sont un sujet d'observation digne de fixer l'attention des penseurs, car ils permettent de deviner le caractère, les qualités et les défauts des gens. On a remarqué, en effet, que les ongles longs et effilés veulent dire imagination et poésie, amour des arts et paresse; longs et plats sagesse, raison, et toutes les qualités graves de l'esprit; larges et courts, colère et brusquerie, controverse, opposition et entêtement; bien colorés, vertu, santé, bonheur, courage, libéralité; ongles durs et cassants, colère, rixe, meurtre et querelle; recourbés en forme de griffes, hypocrisie, méchanceté; mous, faiblesse de corps et d'esprit; ongles courts et rongés jusqu'à la chair vive, bêtise et libertinage.

Et maintenant, à vous de voir quels ongles vous avez et d'atténuer vos défauts, si vous le pouvez. Que, si vous êtes parfait (permettez que j'en doute un peu), eh bien! vous êtes un "rara avis", et je vous en félicite.

PAUL d'ESMORIN.